

ASSOCIATION LOUIS LAVELLE

BULLETIN N° 9 - JUILLET 1998

LE MOT DU PRESIDENT

MÉDITATION ET SPIRITUALITÉ

La méditation a une connotation religieuse. Pour les Anciens, nous apprend Pierre Hadot dans son *Éloge de la philosophie antique*, «l'exercice de la raison est méditation»; mais la raison philosophique était pour eux la recherche d'un style de vie particulier. Au Moyen Age, le terme de *meditatio* désignait une forme d'oraison, l'oraison discursive, par opposition à l'oraison contemplative.

La méditation est assurément un acte de recueillement. On peut se demander si le fait d'introduire la méditation dans la philosophie ne rend pas celle-ci édifiante. Pour les Anciens, le problème ne se posait pas. La philosophie devait édifier, au sens d'apprendre à vivre. Mais pour nous, la méditation s'est détachée de l'édification morale ou religieuse. L'exemple des *Meditationes* de Descartes suffit à convaincre. Elles sont un exercice de la raison, mais ce travail vise d'abord la vérité métaphysique.

Exercice de recueillement de la raison sur elle-même, la méditation suppose le silence des sens. Dans *La parole et l'écriture*, Lavelle traite du *silence* en opposant le silence du vide au silence spirituel. Ce dernier est l'atmosphère de notre esprit. Mais on ne saurait oublier qu'il y a des silences négatifs, silences de rancune ou de mépris. C'est le «froid silence» par lequel Alfred de Vigny répond hautainement au «silence éternel de la divinité».

Le silence intérieur, lui, est discrétion. Il oriente vers l'invisible. Certaines paroles prennent leur densité spirituelle par le poids de silence qu'elles supposent. Je pense en écrivant ces lignes aux textes pieusement publiés tout récemment des *Mémoires d'une vie incertaine* de Marcel Brion. Des pages inédites sur le silence de Hölderlin nous proposent cette hypothèse profondément spirituelle : «Le silence, peut-être,

était devenu à ce moment-là le seul moyen qui restât au poète pour annoncer les vérités sublimes qu'il avait atteintes — qui sait —, à travers le crépuscule de la souffrance. Comme si, à ce moment où le génie humain ne peut être dépassé, ni se dépasser lui-même, *la puissance de l'inexprimable lui ait tout à coup fermé la bouche et paralysé la main.*» Sans doute Marcel Brion, cet écrivain infiniment discret, a-t-il vu là une dimension du silence, qui est d'approcher le mystère. Chez Hölderlin, le silence fut définitif et dura quarante années. Chez la plupart, le silence est source de paroles, comme chez les mystiques qui se mettent à écrire pour tenter d'exprimer l'inexprimable. Wittgenstein s'est certainement trompé en concluant son *Tractatus* par les mots fameux, *Ce qu'on ne peut dire, il faut le taire.* C'est réduire au silence le désir d'exprimer l'inexprimable. Mais c'est aussi inverser l'ordre des choses. Car c'est *à partir du silence de la méditation que nous pouvons parler sans bavardage.*

La méditation silencieuse ouvre les voies de la *spiritualité*. Par ce mot, on désigne le plus souvent une attitude religieuse particulière, par exemple lorsqu'on parle de la spiritualité franciscaine, ou des diverses écoles de spiritualité, qui sont autant de familles spirituelles au sein du christianisme. En philosophie, le terme de spiritualité me semble désigner le non-dit du raisonnement. Il importe en effet de saisir que le discours n'est pas totalisant. Il y a une quête du salut dans la philosophie, quête qui n'est pas souvent explicite chez le philosophe même.

La méditation peut nous éclairer sur le sens de la spiritualité; recueillement de la pensée sur elle-même dans un acte d'attention et de vigilance, la méditation, avec la concentration qu'elle entraîne, est l'introduction à la spiritualité. Et celle-ci me semble le non-dit commun à l'art, à la religion et à la philosophie. J'en chercherai une

confirmation, à la fois savante et profonde, dans l'ouvrage de Marc Fumaroli, *L'école du silence. Le sentiment des images au XVII^e siècle*, consacré aux relations intimes entre la peinture et la rhétorique, en particulier celle de la prédication post-tridentine. Certes, comme le dit Claudel, «La peinture est l'école du silence.», mais Marc Fumaroli nous montre ce que peut être une véritable méditation en peinture, en particulier dans l'essai sur *Vision et prière*, où les œuvres de Guido Reni, dit Le Guide, nous sont révélées comme ces monuments de rhétorique sacrée. Le silence est ici plein d'éloquence. C'est qu'une forte spiritualité inspire les œuvres du Guide, comme celles de Poussin. C'est cette spiritualité qui permet à l'artiste, comme au philosophe, comme au croyant, de se projeter au-delà de lui-même, en envisageant sa création comme une étape dans un long cheminement.

La spiritualité a dans l'intuition son moment de manifestation privilégiée. Car à quoi reconnaît-on une intuition spirituelle ou intellectuelle, et parfois après coup, si ce n'est à sa fécondité ? Le silence de Hölderlin est frappé de stérilité; il vient après la création, et après un effort si intense d'approcher les dieux que le poète en a été brisé. Mais le silence de la méditation spirituelle est plutôt intuition. Bergson nous montre, dans l'intuition qui donne vie à la pensée par son immédiateté chèrement acquise au prix d'un labeur conceptuel inlassable, par un effort de précision dont les Grecs donnèrent le premier modèle, une réflexion. Elle dépasse l'abstraction du raisonnement dialectique (qu'il maîtrisait parfaitement) et la frénésie de l'action prise pour une totalité; mais elle les dépasse en reployant la pensée sur elle-même dans une réflexion féconde. C'est là, dans ce non-dit de toute peinture, de toute musique, de toute philosophie, que je situerais volontiers la spiritualité : dans l'émotion créatrice

qui donne son sens à l'art, à la religion et à la philosophie, et qui en est la dimension commune.

C'est cette dimension de spiritualité qui permet à la philosophie de Lavelle, dans sa discrétion et sa distinction mêmes, de s'orienter vers une sagesse pleine d'humanité. De même la compréhension intime d'une philosophie implique qu'on ait compris comment son intuition intellectuelle maîtresse est une véritable émotion créatrice. Henri Gouhier a souligné combien il fallait prendre à la lettre cette expression : «L'émotion créatrice d'idées est vraiment une émotion. Si la genèse du système la

découvre comme créatrice d'idées, la biographie la révèle comme émotion là où elle émeut et meut.» (*L'histoire et sa philosophie*, Paris, Vrin, 1952, p.98-99). Remonter à cette émotion créatrice, c'est retrouver le silence de la méditation qui s'est convertie en discours sous la force d'une impulsion capable de franchir tous les obstacles.

Du silence antérieur à l'œuvre, nous pouvons dire qu'il donne un sens précis au terme de spiritualité que des analyses positivistes ont confondue avec une vague religiosité. Le fait que la spiritualité soit généralement de l'ordre du non-dit, du préalable inexprimé de l'œuvre, ne signifie nullement

qu'elle soit une réalité indéterminée. Sa fécondité vient de ce qu'elle est suffisamment forte et ferme pour inciter à la détermination qui est l'œuvre elle-même. Mais sans cette aura d'émotion créatrice, l'œuvre ne pourrait émerger.

Pour nous, cette spiritualité de la méditation silencieuse est ce qui nous empêchera de considérer les œuvres de Lavelle de l'extérieur comme des choses mortes. C'est elle qui nous les rend toujours présentes et vivantes.

Jean-Louis Vieillard-Baron

COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE

M. Bruno Lavelle présente un bilan financier équilibré. Jean École, qui préside l'Assemblée Générale, rappelle que conformément aux statuts de l'Association qui a vu le jour en 1988, et dont cette journée célèbre le dixième anniversaire, le bureau élu par le Conseil d'Administration doit être renouvelé. Il informe alors l'assemblée qu'à l'issue d'un vote à bulletin secret tous les membres-chercheurs de l'Association ont été élus membres du nouveau Conseil d'Administration chargé d'élire en son sein un nouveau bureau. Il souligne le fait que les membres du bureau sortant, et au premier chef M. Jean-Louis Vieillard-Baron, Président de l'Association, ont été réélus à l'unanimité des voix membres du Conseil.

Jean École cède alors la parole à Jean-Louis Vieillard-Baron, qui fait un bilan positif de l'année écoulée. Il annonce que la publication des actes du colloque sur "La philosophie de l'esprit" se fera aux éditions Olms sous la forme d'un ouvrage de 248 pages, comportant 24 exposés répartis entre deux grandes sections intitulées "L'être et l'esprit" et "L'esprit et l'action". Il relève

que le nom de Lavelle revient de plus en plus fréquemment dans les bibliographies scolaires de premier cycle universitaire, et fait savoir que la traduction espagnole de *La dialectique de l'éternel présent*, en cours au Chili, se poursuit.

Jean-Louis Vieillard-Baron regrette le départ du Conseil d'Administration d'André Devaux et de Gilbert Hardy qui, pour des raisons personnelles, ont demandé à quitter leurs fonctions, et leur adresse, au nom de l'Association, de vifs remerciements pour le précieux travail qu'ils ont accompli en faveur de la connaissance et de la promotion de l'œuvre de Louis Lavelle.

Jean-Louis Vieillard-Baron soumet alors au vote du nouveau Conseil d'Administration le nouveau bureau suivant: Président: Jean-Louis Vieillard-Baron (Professeur à l'université de Poitiers); Vice-président: Michel Adam (Professeur émérite à l'université de Bordeaux); Secrétaire: Marie Lavelle; Secrétaire-adjoint: Jean-Christophe Goddard (Maître de conférences à l'université de Poitiers); Trésorier: Bruno Lavelle. Le nouveau bureau est élu à l'unanimité.

SEANCE PUBLIQUE DU 18 OCTOBRE 1997

Jean-Louis Vieillard-Baron, après avoir remercié M. Jacques de Bourbon-Busset, membre de l'Institut de France et Président d'honneur de l'Association Lavelle, d'avoir permis que la réunion ait lieu dans une salle de l'Institut, ouvre la séance publique par une conférence intitulée "Méditation et spiritualité philosophique; l'exemple de Lavelle".

Renvoyant à la phénoménologie du silence qu'expose Lavelle dans *La parole et l'écriture*, Jean-Louis Vieillard-Baron montre comment on passe, chez Lavelle, par une transition continue du silence spirituel, supposé par la méditation discursive, au silence religieux. Il oppose au silence négatif du mépris le silence intérieur de la discrétion fondamentalement orientée vers l'invisible dans la réflexion de Lavelle. Il insiste sur l'absence de rupture entre le religieux et le

métaphysique dans la méditation lavellienne, qu'il distingue alors de la méditation cartésienne. Après avoir évoqué la spiritualité caritative de saint François d'Assise, il dégage le caractère propre de la spiritualité philosophique, qui consiste dans le non-dit du raisonnement impuissant à épuiser son objet. Il confronte, pour finir, la quête du salut à l'œuvre dans la philosophie de Lavelle à la pensée négative du salut dans la philosophie de Blondel, pour qui la philosophie doit s'arrêter devant la foi. Jean-Louis Vieillard-Baron achève une conférence brève, mais inspirée et profonde, en citant l'exemple du Bergson des *Deux sources*, selon lequel qui n'a pas senti la parenté du philosophe avec le mystique ne peut comprendre de quoi il est question dans l'expérience spirituelle de la philosophie.

Michel Adam présente ensuite une conférence originale tendant à revaloriser "la place du corps dans la métaphysique de Louis Lavelle". Il souligne, d'abord, l'importance existentielle de la corporéité à quoi conclut la réflexion lavellienne portant sur l'expérience sensible. Michel Adam montre comment la sensibilité corporelle, dans sa signification métaphysique, c'est-à-dire en tant qu'elle s'origine dans une émotion primitive liée à la révélation de l'être, fonde une aspiration et ouvre sur l'action; comment chaque ébranlement du désir témoigne de l'association du corps à cette activité créatrice qui se manifeste en nous et par quoi le moi se renouvelle. Il envisage, ensuite, la faculté qu'a le corps de nous mettre en relation avec le monde et autrui. L'âme, devenue visible dans le corps par quoi se produisent tous les échanges inter-

personnels, est d'autant plus sensible qu'elle enregistre avec délicatesse les moindres changements de l'état du corps. En tant qu'il est une cumulation actuelle de possibilité, le corps est ce par quoi l'esprit participe au monde et lui confère sens et intelligibilité. Michel Adam en vient, enfin, à déterminer la place centrale du corps dans la métaphysique lavellienne de la présence à l'être. Il montre comment le corps ne saurait être séparé de la démarche par laquelle l'acte entre dans le monde et me révèle à moi-même mon être. Le corps n'est pas un donné déterminé, mais une vie en voie de constitution, le moyen pour le moi d'advenir à l'être, le sujet n'enveloppant l'être qu'à condition d'être enveloppé par lui en tant qu'individu, c'est-à-dire comme corps.

Marie-Jeanne Coutagne prend la

parole pour un bel et riche exposé, intitulé "Le mal, épreuve de l'esprit: Louis Lavelle, Maurice Blondel", en lequel elle entend réagir à la banalisation contemporaine du mal. Proposant une lecture croisée des deux philosophes, elle relève, d'abord, le profond accord qui les lie sur la nature du mal. Pour Blondel, comme pour Lavelle, le mal est une fêlure critique, qui faisant déchoir le pur, instaure une crise et provoque la réflexion critique qui est source de lumière. Pour les deux philosophes, le mal est le fait d'un esprit en-naturé oscillant entre l'appel de la nature et celui de l'esprit; à la fois nôtre et étranger à nous, le mal est l'irruption de l'intervalle entre nous et nous-mêmes. Toutefois, si chez Lavelle la déchirure intérieure ouvre sur une possible conversion de la volonté, Blondel creuse l'abîme du mal en montrant

une volonté déchirée par l'insurmontable conflit entre la volonté voulue et la volonté voulante. Le cogito blondelien, par essence brisé, justifie l'exaltation du sacrifice de soi comme seule issue au mal. Tandis que pour Lavelle la voie du salut réside dans l'influence mutuelle fondée dans un principe commun, la faille de la volonté conduit, chez Blondel, à subordonner la possibilité du lien à la seule médiation du Christ. La divergence est entre une ontologie qui porte le poids de l'amour (Lavelle) et une pensée où c'est l'amour qui soutient l'être (Blondel).

La séance publique s'achève par la présentation par Karl Albert et Jean École de leurs livres respectifs: "Lavelle und die Philosophie des 20. Jahrhunderts" et "Louis Lavelle et le renouveau de la métaphysique".

PUBLICATIONS ET CONFÉRENCES

PUBLICATIONS

- Jean ECOLE, *Louis Lavelle et le renouveau de la métaphysique de l'être au XXe siècle*. Georg Olms Verlag, Hildesheim, Allemagne, 1997, 306 p.
- Karl ALBERT, *Lavelle und die Philosophie des 20. Jahrhunderts*, J.H. Röhl Verlag, Dettelbach, Allemagne, 1997, 180 p.
- Michel ADAM, La place du corps dans la métaphysique de Louis Lavelle, (conférence faite à la séance publique de l'Association du 18 octobre 1997), dans *Filosofia Oggi*, 1998/2, Gênes, Italie.
- Santino CAVACIUTI, *Libertà ed essere*, Edizioni del Testemone, Massarosa-Lucca, Italie, 1996 (Extraits, traduits en italien, de Maine de Biran, Vacherot, Blondel, Lavelle, Madinier, Forest), p. 89-118.
- André A. DEVAUX, René Le Senne et Gabriel Marcel. Deux partenaires au service de l'esprit, *Filosofia Oggi*, 1997, 1/2 p. 123-166. Nombreuses confrontations entre ces deux auteurs et Louis Lavelle.
- *Les chemins de la raison - XXe siècle - La France à la recherche de sa pensée*, Paris L'Harmattan, 1997.
- Louis Lavelle cité p. 55.
- Place importante tenue par Louis Lavelle dans les congrès philosophiques, p. 291, 307.
- Roger-Pol DROIT, *La compagnie des philosophes*, Paris, Odile Jacob, 1998, p. 205 : "La France ... garde vivace la tradition des philosophes catholiques. Au cours de ce siècle, des œuvres comme celles de Louis Lavelle, Etienne Gilson, Jacques Maritain ou Henri Gouhier témoignent, quelles que soient leurs différences, de cette continuité. On note, ces dernières années, dans certains cercles universitaires, un regain d'intérêt pour ces auteurs."

CONFÉRENCES

- Christophe BOUTON, Temps et Esprit chez Hegel et Lavelle, communication au Colloque international à l'Université de Poitiers : **Idéalisme allemand et philosophie de l'esprit**, (28 et 29 avril 1998).
- Jean-Louis VIEILLARD-BARON a représenté l'Association Louis Lavelle au Congrès de l'ASPLF sur **La métaphysique** à Québec, Canada (18-22 août 1998) et a participé à une table ronde sur "Métaphysique et philosophie française".

NOUVELLES DE L'ASSOCIATION

- L'Association a eu le plaisir d'accueillir cette année deux nouveaux membres.
- Nous avons le regret de faire part du décès de deux de nos membres:
 - Monsieur Marc Santoni, Inspecteur général honoraire de l'Education Nationale, membre d'honneur de notre Association, le 18 novembre 1997.
 - L'abbé Pierre Leparoux, vicaire de Saint Sulpice retraité, le 14 janvier 1998.

CONSCIENCE

Que la vérité intérieure me soit toujours présente.

Cette vérité n'est pas la vérité d'une chose. Elle est vivante et personnelle. Elle est dans chaque circonstance la vue de ce que je puis, de ce que je dois, de ce à quoi je suis appelé, comparée à ce que je fais. C'est là ce que je suis. Dieu est le scrutateur des cœurs selon Malebranche, la lumière à laquelle je ne puis échapper. Je puis dissimuler ce que je suis à d'autres, ou peut-être à moi-même, mais non pas à Dieu, c'est-à-dire que je ne puis empêcher les choses d'être ce qu'elles sont.

Le "connais toi", c'est la science de la vérité spirituelle, et, si l'on peut dire, la science de Dieu en moi.

"L'œil par où je vois Dieu est le même œil par où il me voit", dit Angelus Silesius cité par Amiel qui ajoute : "Chacun entre en Dieu autant que Dieu entre en lui".

Ce n'est jamais nous qui nous regardons nous-même, c'est le regard de Dieu en nous. Il est le regard et il est la lumière. Nous ne pouvons pas nous-même nous voir sans que Dieu soit présent, mais cela ne prouve pas que nous le voyons lui-même, pas plus que la lumière qui éclaire pourtant tous les objets qui sont dans le monde. Mais si c'est Dieu qui nous voit, on ne peut pas se voir sans savoir qui l'on est, c'est-à-dire sans se juger.

La conscience naît de la participation du divers à l'un. Mais l'un est au-delà de la conscience, comme la lumière est au-delà de l'éclairement. Dans la participation ce qui vient de l'Un ou de l'Acte est illumination, et ce qui provient de la matière, de la passivité ou du divers est illuminé.

Il est pas inutile de croire qu'il n'y a rien de notre vie intérieure qui puisse demeurer caché, ou encore que Dieu voit tout ce qui est en nous, car alors nous le voyons mieux nous-même.

La conscience suppose toujours une différence, quand la différence cesse, la conscience se retire. La théorie de la conscience, c'est la théorie de l'intervalle. La conscience cherche toujours à s'abolir dans la possession de son objet. Mais il y a une abolition de la conscience qui retranche à la conscience et une abolition qui y ajoute, une abolition de la conscience qui ne laisse rien subsister de l'acte qui la produit et une abolition de la conscience qui est la perfection de cet acte même. La conscience unifie, elle n'est pas encore l'Un, mais devenir l'objet de la connaissance, c'est le résorber dans l'acte qui en le produisant l'abolit comme objet.

Conscience de soi - Pour être capable de se connaître et de se guérir il faut être sans amour-propre et sans honneur comme le malade devant le médecin. Encore le malade a-t-il toujours peur que le médecin ne découvre pas la totalité du mal qui est en lui. Ce qui arrive parfois au pénitent : mais c'est presque toujours par un amour-propre plus subtil.

La dualité constitutive de la conscience n'est pas celle du moi et de ses états, c'est celle du moi et de l'univers. Car c'est sur cet univers que nous agissons et non pas sur nos propres états et nos états supposent toujours une réaction de l'univers sur nous-même ce qui explique assez bien pourquoi on veut transformer le monde pour obtenir précisément ces états auxquels l'homme prétend se réduire. C'est pour cela qu'on peut dire que la conscience est toujours récompense (ou châtement). Elle récolte et cueille les résultats de l'activité.

L'univers est donc essentiel à la constitution de la conscience, c'est parce qu'il est spectacle qu'il est aussi objet de l'action et qu'il produit dans la conscience le reflet même de l'action.

Il y a identité pour le moi entre prendre conscience de lui-même et acquérir la connaissance de l'univers.

Louis Lavelle

(Inédit : *La conscience* ou *La lumière intérieure* ou *L'intimité*)

BULLETIN DE L'ASSOCIATION LOUIS LAVELLE - B.P. 85 - 75261 - PARIS CEDEX 06

Rédaction : Jean-Louis Vieillard-Baron, Michel Adam, Jean-Christophe Goddard

Conception-Réalisation-Edition : Bruno Lavelle